

Mistress America La désinvolture incarnée

Maxime Labrecque

Numéro 299, novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80361ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2015). Compte rendu de [Mistress America : la désinvolture incarnée]. *Séquences : la revue de cinéma*, (299), 19–19.

Mistress America

La désinvolture incarnée

Après **Frances Ha**, Greta Gerwig et Noah Baumbach refont équipe dans un nouveau film à propos d'un personnage emblématique d'une génération, en éternelle transition vers quelque chose d'autre, d'apparemment meilleur. Ce flottement, à la fois grisant et inquiétant, est une fois de plus capté avec aisance par le réalisateur.

MAXIME LABRECQUE

Greta Gerwig est probablement devenue ce qu'était Chloë Sevigny dans les années 1990 et dans la première décennie des années 2000. En moins trash, sans doute, du moins d'ici à ce qu'elle fasse une apparition dans un film de Vincent Gallo ou d'Harmony Korine. Muse de plusieurs réalisateurs jadis indépendants, égérie du *mumblecore*, elle incarne avec un naturel déconcertant cette jeune adulte vaporeuse qui a fait de New York son domaine. Dispersée, charmante, juste assez quelconque et souvent prise dans des situations incongrues: nous connaissons tous quelqu'un qui lui ressemble. Le rôle de Brooke, cousu sur mesure pour Gerwig, n'est pas sans rappeler sa performance dans les autres films de Baumbach, mais également dans **Damsels in Distress** (2011) du toujours excellent Whit Stillman. Or, on peut se demander si la reine du cinéma *indé* peut sortir du stéréotype dans lequel elle nage depuis ses premiers films avec Joe Swanberg. Certes, il faut bien admettre que c'est avec une aisance déconcertante qu'elle incarne ce genre de personnage. Cependant, dans **Mistress America**, son jeu paraît parfois artificiel, comme si son personnage jouait un rôle. Ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose: au contraire, on a l'impression constante que Brooke se met en scène, tentant de projeter une certaine image d'elle-même avec laquelle elle est confortable. L'image d'une femme déterminée, en contrôle et qui mord dans la vie à pleines dents. Son apparition dans les escaliers lumineux de Times Square et l'émerveillement de Tracy, en la voyant, annoncent le ton du film. En ce sens, cette manière d'être est tout à fait représentative de ce que plusieurs New-Yorkais – et bien d'autres *millennials* qui pullulent dans les mégapoles – projettent: ils veulent paraître branchés, sans toutefois avoir l'air de s'en soucier. Ce paradoxe proprement urbain est saisi à merveille par Baumbach qui parvient aussi à montrer un côté plus vulnérable.

Comme on peut s'en douter, il s'agit d'un film où le scénario occupe une place cruciale. En fait, comme il ne s'y passe pas grand-chose, c'est dans les abondantes répliques des personnages – principalement les échanges entre Brooke et Tracy – que réside le charme du film. C'est aussi ce qui, pour plusieurs, peut provoquer un étourdissement digne des joutes verbales des *Gilmore Girls*. On a parfois l'impression que chaque réplique semble extraite d'un compte Twitter regorgeant de traits d'esprit. En outre, il est particulièrement intéressant que ce soit par le regard de Tracy, cette adolescente admirative, que la plupart des scènes sont présentées. Sa voix off, alors qu'elle récite des passages de l'histoire qu'elle a écrite, ponctue quelques scènes, accentuant son rôle prépondérant. Sa relation avec sa demi-sœur se développe



Gratter le vernis des apparences

rapidement et on perçoit toute l'admiration qu'elle a envers cette dernière. Or, cette dynamique est chamboulée par un passage pour le moins incongru. En effet, si le rythme de **Mistress America** est en général bien équilibré, la séquence qui se déroule dans une maison cossue de banlieue fait exception. Cette séquence fait d'ailleurs figure d'*ovni* lorsqu'on la compare avec toutes les autres. Trop de personnages farfelus et une mise en scène qui rompt avec le ton du film nous donnent l'impression d'être dans une autre histoire. On ne peut s'empêcher d'établir des parallèles avec certains récents huis clos de Polanski, particulièrement **Carnage** (2011), qui dérapent admirablement. Or, dans **Mistress America**, l'effet comique absurde – qui est sans doute recherché dans cette scène – provoque plutôt un décrochage.

Du reste, on apprécie la musique particulièrement hipster, sorte d'électro minimaliste, qui accompagne discrètement plusieurs scènes. Au final, on sourit, on rit même par moments, sans que le film soit réellement une comédie. On y dépeint ces gens qu'on admire en surface et dont on pourrait envier la vie en scrutant leur profil Facebook, mais qui, au fond, sont passablement misérables. Baumbach prend ainsi soin de montrer les deux côtés de la médaille en grattant le vernis des apparences.

★★★

■ **Origine:** États-Unis – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 24 – **Réal.:** Noah Baumbach – **Scén.:** Noah Baumbach, Greta Gerwig – **Images:** Sam Levy – **Mont.:** Jennifer Lame – **Mus.:** Britta Philips, Dean Wareham – **Son:** Micah Bloomberg – **Dir. art.:** Sam Lisenco Fenton – **Cost.:** Sarah Mae Burton – **Int.:** Greta Gerwig (Brooke), Lola Kirke (Tracy), Michael Chernus (Dylan), Heather Lind (Mamie-Claire) – **Prod.:** Noah Baumbach, Rodrigo Teixeira, Lila Yacoub – **Dist. / Contact:** Fox Searchlight.